

LE SENS DE LA ROUTE LES VALEURS DE L'ENRACINEMENT ET DU VOYAGE EN MELANESIE

Joël BONNEMAISON, O.R.S.T.O.M.

B.P. A5 Nouméa Cédex - NOUVELLE-CALÉDONIE

RÉSUMÉ :

Peut-on dire que le concept de voyage est étranger à la civilisation océannienne ? La population des îles du Pacifique Sud tendent de plus en plus à migrer pour des raisons économiques vers les grandes métropoles urbaines d'Océanie ou périphériques à l'Océanie. Dans certains pays ou régions, ces mouvements évoquent un exode rural de type tiers-monde. Cette migration est souvent ressentie comme un danger pouvant détruire l'identité culturelle des peuples insulaires brutalement mis en contact avec un monde neuf et étranger dont les valeurs diffèrent profondément de la vie villageoise traditionnelle. Cette communication tente de montrer en s'appuyant sur des exemples mélanésiens que la migration a pourtant toujours fait partie de la culture traditionnelle et que la valeur voyage est complémentaire de celle d'enracinement.

MOTS-CLÉS : Lieu, enracinement, lignage, problèmes fonciers, saga, itinéraire.

ABSTRACT :

Can we say that the migration concept is a foreign concept in the oceanic culture ? Populations in the islands of the South Pacific are moving more and more towards great cities ; in some cases these movements look like being an urban drift. This migration can be a danger for the identity of the islanders suddenly transplanted in a new and foreign world, sometimes very far from their place of origin. This paper, by focussing on melanesian cases, suggests that the journey concept has always been integrated in the traditional culture. If identity is inherited through places, it is also reproduced and strengthened with each generation through mobility of a circular type occurring along itineraries for alliances.

KEY-WORDS : Place, attachment, lineage, landed problems, saga, itinerary.

INTRODUCTION

Les migrations vers les grandes métropoles urbaines d'Océanie ou périphériques à l'Océanie prennent à l'heure actuelle une ampleur croissante. Le phénomène se développe particulièrement dans les îles de Polynésie centrale et occidentale : on estime par exemple que si 130 000 habitants résident à Tonga, plus de 40 000 sont "dehors", à Sydney, Auckland ou Los Angeles. En 1982, 21 300 habitants résidaient aux îles Cook mais 24 000 résidaient en Nouvelle-Zélande. Plus de 3 000 ressortissants des îles Tokelau vivent en Nouvelle-Zélande alors qu'ils sont à peine 1 500 dans l'île même. De même la population résidant à Wallis et Futuna (12 400 habitants dénombrés en 1983) est sensiblement égale à celle qui s'est "expatriée" en Nouvelle-Calédonie où la Communauté des Wallisiens et Futuniens représente plus de 12 000 personnes. Des exemples de ce genre pourraient être multipliés : le phénomène migratoire est actuellement le trait social dominant des sociétés polynésiennes.

Les Mélanésiens s'ils migrent moins facilement parce que plus habitués à vivre sur eux-mêmes, parce qu'ils disposent d'espaces insulaires et de ressources plus grandes, mais aussi parce qu'ils n'ont que rarement de réelles échappatoires à l'extérieur, tendent en revanche à migrer vers les villes : en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Port-Moresby et Lae avec un taux d'accroissement annuel de leur population proche de 9 à 10 % par an connaissent un exode rural de type tiers-monde : ce sont aussi les villes où les problèmes de sécurité sont les plus inquiétants. A une échelle différente, Port-Vila, Honiara, Suva connaissent les

mêmes taux migratoires ainsi que dans une certaine mesure Nouméa.

Ces départs multiples, ces séjours de plus en plus longs dans les métropoles urbaines, ces départs parfois définitifs, ne sont-ils pas à terme destructeurs de l'identité océannienne ? Au contact d'une culture, d'un mode de vie différents et dont les valeurs matérialistes et individualistes sont souvent aux antipodes des valeurs océaniques, les Polynésiens et Mélanésiens ne risquent-ils pas de perdre leur âme, ou tout au moins de devenir "autres" ? Cette inquiétude n'est pas sans fondements mais quel autre peuple au contact de la modernité échappe-t-il complètement à ce risque ? Par ailleurs, un tel jugement de valeur implique une approche de l'identité océannienne en tant que telle.

LA VALEUR "ENRACINEMENT".

Ce qui prime dans la définition de l'identité océannienne traditionnelle, c'est l'enracinement, et c'est en Mélanésie où cet aspect est exprimé avec le plus de force. Les mélanésiens sont d'abord un peuple de lieux ; leur identité est héritée par le lien aux lieux de l'origine et elle se conforte par une relation constamment entretenue avec eux. Il en résulte une sorte de doctrine de l'attachement au territoire. Ce trait se retrouve dans toute la Mélanésie, mais aussi dans l'Australie aborigène.

Au Vanuatu, les lieux où les premiers ancêtres sont magiquement apparus sont sacrés, ce sont parfois des simples roches, des bois, des sources, voire des arbres ; en Nouvelle-Calédonie, les tertres sacrés sont à l'origine des lignages fondateurs ; en Australie, d'autres réseaux de lieux

remarquables (des sources, des grottes, etc...) créés au "temps du rêve", ce fameux "dreaming time" qui précéda l'apparition de l'homme, témoignent de l'activité des êtres mythiques qui créèrent l'espace et les pouvoirs magiques des hommes d'aujourd'hui. Ces lieux de prime apparition des ancêtres sont les lieux d'origine des clans. Les hommes qui s'identifient aux lieux possèdent l'espace qui leur est lié ; plus exactement ils deviennent les maîtres politiques des territoires mis en forme par les lieux. Dans toute l'Océanie, c'est la valeur d'enracinement qui délivre le contrôle politique de l'espace : la terre des ancêtres et le sang du clan forment une substance indissoluble.

Il n'en découle pas toutefois un droit de propriété au sens strict et encore moins un parcellaire géométrique aux lignes stables comme c'est le cas dans les sociétés occidentales, mais un espace vivant, "enchanté", ponctué par un maillage de lieux sacrés où chaque clan accroche son identité et ses pouvoirs. Les territoires politiques sont délimités non pas par des lignes, ou bien rarement, mais le plus souvent par des cours d'eau, des points remarquables, des arbres, d'autres lieux encore qui parcourent l'espace en lignes brisées et l'animent plus qu'ils ne le divisent vraiment. Ces territoires aux contours parfois flous sont (ou étaient) répartis à chaque génération entre les différentes familles composant le clan ; certaines parties pouvaient être échangées, prêtées, voire "données" à d'autres, parfois même "vendues". En revanche, les lieux de l'identité, les terres des aînés des chefferies, les lieux du rêve étaient et restent strictement inaliénables. Si l'espace domestique relève de l'usage et à ce titre peut être tronqué et négocié dans les limites du cadre de l'alliance, les lieux de l'origine eux, relèvent de l'identité et ne sont pas négociables. On peut en effet échanger et partager son avoir, on ne peut en revanche diviser ou donner son être. Le lieu d'origine c'est l'être.

Ce trait explique l'intensité des problèmes fonciers en Océanie. La revendication des terres aliénées commence toujours par les lieux d'origine et se justifie par eux, il s'agit alors d'une revendication culturelle. Elle devient ensuite une revendication proprement économique ; elle s'achève enfin fréquemment par une revendication de souveraineté.

Cette identité qui se vit par les lieux explique la longue mémoire mélanésienne. Garder un lieu, c'est en conserver la mémoire ; connaître les mythes qui lui sont liés et les généalogies qui s'y ancrent. Transmise de génération en génération, la mémoire du lieu justifie alors l'identité et le droit sur le sol du clan et le statut traditionnel de ses membres (comme les titres de chefferies). Il ne peut y avoir en Mélanésie de statut et donc de pouvoir coutumier hors de cette identité géographique conférée par les lieux de l'origine.

Ce patriotisme du sol, expression d'un enracinement biologique et spirituel traverse toute la culture mélanésienne. La coutume des hommes, c'est la terre et la terre ce sont les lieux (ou les terres) qui l'animent. Cette valeur accordée à l'enracinement explique encore que dans la Mélanésie traditionnelle, il importe plus d'avoir une relation forte à un grand lieu que d'être "propriétaire" ou usager d'un espace étendu. Car en dernière instance, la profondeur sacrée du lieu prime sur l'étendue de l'espace profane.

On pourrait déduire logiquement que cette valeur accordée à l'enracinement, nuit au voyage, ou tout au moins n'invite guère à s'aventurer longtemps sur les longues routes. La migration de longue durée ne risque-t-elle pas d'entraîner une perte d'identité et donc une diminution de pouvoir et de puissance foncière ? Dans l'affirmative la civilisation mélanésienne, rivée à ses lieux, serait une société de racines et de stabilité, peu portée

aux grands voyages ou à la mobilité. Elle subirait par nécessité les migrations de longue durée et les intégrerait difficilement dans sa vision du monde. Or, il n'en est rien et s'il peut y avoir contradiction dans nos esprits entre les valeurs de migration et les valeurs d'enracinement, cette contradiction n'est pas ressentie comme telle par la société mélanésienne.

LA VALEUR "VOYAGE".

En Océanie, le lieu n'est jamais seul, il s'inscrit dans un réseau, il est consubstantiel à la route, plus exactement le lieu naît au croisement de deux ou de plusieurs routes qui le précèdent. Au début étaient les routes, racontent les mythes d'origine mélanésiens de Tanna, puis au carrefour des routes vinrent les lieux, et des lieux surgirent les hommes.

Les exploits des ancêtres ou des esprits du temps du rêve qui créèrent l'espace des hommes sont racontés dans des récits qui sont des sortes de saga mythiques où les itinéraires qu'ils empruntèrent ont autant d'importance que les lieux où ils se fixèrent. Les mythes d'origine que l'on peut relever au Vanuatu expriment dans des récits codés cette valeur suprême accordée aux routes porteuses d'identité.

L'un d'entre eux provient de l'île de Pentecôte. Il raconte qu'au temps de l'origine, un homme qui vivait seul dans l'île et s'ennuyait surprit des femmes ailées qui se baignaient dans une rivière. Fasciné, il obligea l'une d'entre elles à rester avec lui en s'emparant de ses ailes qu'il cacha, la forçant ainsi à vivre avec lui sur la terre. La femme devint mère d'un enfant, mais elle prit ombrage de son mari qui ne respectait pas sa coutume et l'apostropha trop violemment. Elle retrouva un jour ses ailes et s'en revint au ciel. L'homme accablé de tristesse voulut la rechercher : grâce à sa magie, il put tirer une flèche jusqu'au ciel, puis une autre qui se ficha dans la première et ainsi de suite. Lorsqu'il eut tiré 10 flèches, il put constituer une échelle qui descendait jusqu'à terre. L'homme gravit l'échelle et parvenant au ciel retrouva sa femme et son enfant. Il les persuada de revenir vivre avec lui sur la terre. La nuit même le couple et l'enfant s'apprêtèrent à redescendre l'échelle des 10 flèches : l'homme avec son enfant dans les bras s'y engagea le premier. Mais lorsqu'il eut atteint la flèche, qui se trouvait le plus près du sol, la femme, loin de le suivre, arracha soudainement la flèche supérieure plantée dans le ciel. L'échelle alors se désintégra et les flèches retombèrent en divers endroits de l'île de Pentecôte. L'homme se tua dans la chute, mais l'enfant qu'il protégeait dans ses bras survécut. Il s'agissait d'une petite fille qui plus tard donna naissance à d'autres enfants, qui tous appartiennent aujourd'hui à un seul et même clan du Nord de Pentecôte, celui de Gilaho.

Les dix endroits où sont retombés les 10 flèches de l'échelle magique, représentent les 10 lieux sacrés de ce clan ; à chacun d'entre eux est enracinée une lignée matrilineaire. Une route relie ces 10 lieux et parcourt tout le centre Nord de l'île : cette route est un itinéraire sacré, qui représente l'axe du territoire du clan ; sur cette route ou "vara", chaque membre du clan est chez lui et peut circuler librement ; un "étranger" qui s'y engage devra par contre demander une autorisation préalable aux chefs du clan. Tout autant qu'un lieu, cette route sacrée est un territoire. Elle représente l'aire d'alliance et de sécurité de l'ensemble du clan Gilaho qui s'égrène le long de son itinéraire : par elle circulent les échanges de mariage, les dons et les contre-dons. Ceux qui habitent le long de la route sont des "mêmes", des parents qui participent à une même identité.

D'autres mythes à Tanna, ou en Nouvelle-Calédonie pourraient être évoqués ; mais ils peuvent tous s'interpréter de la même façon. Les ancêtres et les premiers êtres ont créé des routes et des lieux ; la structure des territoires sacrés de l'origine des clans est faite d'un maillage de lieux fixes et d'itinéraires, les uns et les autres dénommés et chargés de la même valeur identitaire. Les lieux attachent au sol, ils enracinent, les routes invitent au voyage le long de l'itinéraire de l'alliance. Il s'ensuit que l'identité traditionnelle appelle tout autant à la fixité au sol qu'à la mobilité le long de la route. Les gens de Tanna expriment cette dialectique au moyen d'une métaphore : l'homme disent-ils, est un arbre dont les racines plongent loin dans la terre et qui ne se tient debout que grâce à la solidité de ses racines immuables. La société en revanche est une pirogue qui circule et qui ne peut vivre que grâce aux échanges et aux relations multiples qui se nouent le long de ses routes. En d'autres termes, si l'homme se tient par le lieu, le clan (ou la tribu) se tient par les routes. L'homme doit vivre sur son lieu d'origine mais, dans le cadre de ses alliances, il doit aussi explorer le vaste monde en parcourant ses routes.

Les Aborigènes d'Australie expriment d'une autre façon la même idée ; il est, disent-ils, des lieux où l'on s'assied et des lieux où l'on marche. Les premiers sont les lieux de sécurité de l'origine, les clans y ont leurs ancrages, les seconds sont les lieux d'aventure, des parcours qui forment non pas comme les premiers une constellation de points fixes attachés aux grottes, abris et points d'eau auprès desquels on revient toujours, mais une sorte de nébuleuse mobile, qui peut se prolonger fort loin et dont l'assemblage représente l'itinéraire de nomadisation. Les uns comme les autres représentent le territoire du clan ; ils n'ont pas la même charge, l'espace où l'on s'assied est sacré, celui où l'on marche est profane, mais l'un et l'autre se parachèvent. L'espace n'est donc pas perçu comme un ensemble de parcelles appropriées, comme nous avons, nous européens, tendance à se le représenter : il est un maillage ou un tissu de nexus, c'est-à-dire un réseau ponctué par des lieux fixes et sillonnés par des parcours.

Cette vision de l'espace qui est au coeur des sociétés océaniques et australiennes explique que la valeur migration-voyage représente une tradition tout aussi forte que celle de l'enracinement et que pour un océanien, il n'y a aucune contradiction à être en même temps un homme de route et un homme de lieu, un homme du voyage et un homme d'enracinement.

Mais ceci posé, la tradition de la migration-voyage ne signifie pas non plus que la circulation soit libre et l'émigration possible dans toutes les conditions.

LA ROUTE ET LE LIEU.

La route en Mélanésie traditionnelle n'est pas un concept "neutre", c'est un concept politique ultra-sensible. Par la route viennent les alliances, l'échange entre alliés et les relations de mariage. Les lieux "mobiles" qui s'égrènent le long de la route d'alliance font partie du territoire, tout autant que les lieux fixes où l'on réside.

On ne s'aventure donc pas sur les routes terrestres ou maritimes au hasard mais seulement dans la mesure où l'on détient une relation d'alliance avec les groupes qui tiennent les territoires traversés et avec ceux qui se situent au bout de la route. Le meilleur allié est en Mélanésie, celui qui borne l'espace d'identité, c'est-à-dire celui qui est au bout de sa route.

On se sert à Tanna d'une expression imagée pour désigner la relation d'alliance : le cercle de l'alliance correspond à ce que l'on appelle en bislamar le "hot kakai", ce qui signifie "la nourriture chaude". A l'intérieur du cercle géographique dessiné par la somme des lieux d'origine et des lieux de la route d'alliance, les gens se partagent la nourriture cuite, symbole de l'échange fraternel entre alliés. Ceux qui se partagent la nourriture cuite aux mêmes feux, sont en effet des "frères" ou des beaux-frères potentiels : ils sont de même identité. La guerre entre eux est interdite : ils s'échangent des femmes pour des alliances de mariage, leur sang est uni et leurs lieux sont associés. Le long de la route qui les rassemble, le voyage-migration est libre ; chacun détient des droits de résidence chez l'autre et des droits d'usage sur leurs terres respectives.

En revanche, hors du pays de l'alliance et de la relation chaude, s'étend le pays de la "nourriture froide", ou "cold kakai". Les échanges n'y portent plus que sur des tubercules ou sur des cochons non-cuits ; on n'y a pas de route et encore moins des alliés. Ceux qui peuplent cet espace sont des étrangers au sens plein du mot, ils peuvent être voisins mais aux yeux de la tradition, ils n'ont pas d'identité reconnue et sortent même des limites de l'humain. Avec eux la relation est froide, dangereuse et la guerre toujours possible.

Cette double métaphore liée à l'idée de route exprime bien la façon dont la Mélanésie traditionnelle concevait autrefois l'idée même de mobilité et de voyage : on ne circule en effet qu'au sein du cercle géographique de l'alliance politique et de parenté -l'une allant avec l'autre-. La route peut aller géographiquement très loin et conduire à des îles différentes, mais elle ne parcourt que l'espace de l'identité. L'image du "hot kakai", c'est-à-dire du partage de la nourriture chaude entre frères et beaux-frères, celle des véritables hommes, symbolise cette relation qui n'est pas liée à la proximité géographique mais à l'alliance politique.

CONCLUSION :

Cette explication de type métaphorique permet de mieux saisir la représentation du voyage et de la migration dans la culture océanique. Les sociétés d'enracinement de Mélanésie ne sont pas des sociétés qui restreignent nécessairement la mobilité. La mobilité pouvait même être intense, les voyages très fréquents et porter sur de longues distances ; tout dépendait des relations politiques et de parenté que les groupes avaient su se créer au préalable. Certains groupes de Tongoa au Vanuatu ont des routes d'alliance maritimes qui les conduisent à Malakula et Erromango, par des parcours de plusieurs centaines de kilomètres, alors qu'à l'inverse, ils n'ont pas de route d'alliance avec des groupes voisins qui se trouvent aux portes mêmes de leur territoire, à quelques centaines de mètres...

Le monde d'aujourd'hui s'est élargi, nombre de contraintes et de tabous liés à l'insécurité ont disparu et la mobilité s'est accrue ; mais la structure culturelle traditionnelle liée à une certaine vision de l'espace et à une conception de l'identité s'est maintenue. Elle explique toujours le comportement océanien d'aujourd'hui face à la nécessité socio-économique de la migration.

En bref, l'identité océanique reste structurellement rivée aux lieux : regroupés en grappes fixes, les lieux forment le territoire de l'origine, tandis qu'à partir d'eux rayonnent en étoile, des itinéraires traditionnels. Héritée par la médiation des lieux de l'origine, l'identité de chacun est ensuite reproduite et comme réacquise à chaque génération par le voyage le long des routes

par lesquelles l'alliance originelle avec d'autres groupes se réactualise, grâce aux structures de l'échange. S'il n'y a pas de réelle identité océanienne en dehors de lieux de la mémoire traditionnelle, il n'y a pas non plus de destin sans aventure, c'est-à-dire sans voyage de type circulaire en dehors de ces lieux. Le conception traditionnelle de la route répond à cette double exigence : elle rend possible la migration -parfois sur de très longues distances- mais elle préserve en même temps l'enracinement. Elle ouvre sur l'aventure du voyage qui conduit au grand large, elle sait aussi conserver la sécurité des racines et la chaleur du territoire d'origine.

Les sociétés océaniques peuvent donc être qualifiées à la fois de sociétés de migration et de sociétés d'enracinement. Le voyage ne met jamais en péril l'identité originelle, pour peu qu'il se déroule dans le cadre culturel de la Coutume et à l'intérieur des liens d'alliance du groupe traditionnel. La route de la migration moderne tend aujourd'hui à se substituer à la route de l'alliance traditionnelle et jouer un rôle social quasi-identique. Le migrant qui part, suit et parfois "ouvre" une route pour l'ensemble de son clan, mais il ne peut être qu'un migrant circulaire et temporaire, il doit toujours revenir et garder une relation étroite avec son territoire d'origine. Il reçoit ses enfants, envoie de l'argent et participe aux complexes d'échanges et de prestations qui, chez lui, à l'occasion des mariages ou des décès rythment la vie sociale traditionnelle. Pour ceux de son groupe, le migrant n'est donc jamais réellement parti, il est seulement "sur la route" du clan : là-bas, il accueille ceux que le groupe lui envoie et reste fidèle à ses solidarités. Il prend soin des siens, venus le rejoindre comme de ceux qui sont restés au pays ; en échange, son groupe garde sa

mémoire, ses lieux et ses droits sur le sol. La circulation incessante le long de la route de migration des personnes et des objets, biens, argent, tubercules, entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, témoigne de la permanence de ce lien et symbolise l'identité commune des uns et des autres.

Un migrant en Océanie n'est donc jamais un vrai migrant, son départ n'est en principe jamais définitif. C'est un homme-lieu qui a agrandi sa route, pour son bien propre, comme pour le bien de tous. Non seulement, il ne perd pas son identité, mais ce faisant, il la conforte encore. Tel est un peu le message de la culture océanienne ou si l'on préfère de sa coutume. C'est aussi la fin de la contradiction relevée au début de ce texte, entre l'ampleur de la migration et la valeur accordée à l'enracinement ; en termes plus abstraits entre le concept de route et le concept de lieu.

REFERENCES :

- BENSA A. et RIVIERRE J.C. : 1981, "*Les chemins de l'Alliance*". Editions de le SELAF, Paris.
- BONNEMAISON J. : 1986 , "*La Dernière Ile*". Editions AREA-ORSTOM, Paris.
- BONNEMAISON J. : 1987, "*L'Arbre et la Pirogue*". Editions de l'ORSTOM, Paris.
- BONNEMAISON J. : 1988, "*Les Hommes-Lieux*". Editions de l'ORSTOM, Paris.